

RETRAITE DE L'ARMÉE RUSSE.  
L'EMPEREUR PREND LE COMMANDEMENT EN CHEF.  
INFLUENCE GRANDISSANTE DE L'IMPÉRATRICE.

*(Février à Septembre 1915)*

Malgré les succès remportés en automne par les Russes en Galicie, la situation restait très indécise au printemps de 1915. De part et d'autre on s'était préparé à reprendre avec un nouvel acharnement la lutte dont les combats de janvier et de février n'étaient que le prélude. Du côté russe il semblait que toutes les mesures eussent été prises pour donner à l'armée le maximum de sa force combattive et assurer son ravitaillement normal. Du moins l'empereur, sur la foi des rapports qui lui avaient été faits, se croyait-il assuré qu'il en était ainsi, et il avait mis tout son espoir dans cette campagne du printemps.

Ce furent les Autrichiens qui commencèrent l'offensive, mais les Russes contre-attaquèrent avec vigueur et leur supériorité ne tarda pas à s'établir nettement sur tout le front. Pendant la première quinzaine de mars leur succès continua à s'affirmer. Le 19, ils s'emparaient de la forteresse de Przemyśl : toute la garnison et un butin de guerre considérable tombaient entre leurs mains. Ce fut dans tout le pays une joie immense.

L'empereur rentra le 24 mars du G. Q. G.; il était rayonnant. Le sort des armes allait-il décidément tourner en faveur de la Russie ?

À la mi-avril les divisions russes couronnaient la crête des Carpathes et menaçaient les riches plaines de la Hongrie; l'armée autrichienne était à bout de souffle. Mais ces succès avaient été achetés au prix de pertes énormes et la lutte en montagne se prolongeait dans des conditions extrêmement pénibles même pour le vainqueur. De plus la prolongation de la guerre faisait sentir ses effets à l'intérieur du pays; on commençait à souffrir de la cherté des vivres, et le manque de moyens de transport paralysait la vie économique. Il fallait que la solution intervînt sans délai.

Cependant l'Allemagne ne pouvait rester indifférente à l'effondrement de l'armée autrichienne, et dès que le danger lui était apparu nettement elle s'était efforcée de le conjurer en prenant toutes les mesures qui étaient en son pouvoir. Plusieurs corps d'armée allemands avaient été massés à l'est de Cracovie et placés sous les ordres du général von Mackensen qui devait attaquer le



## CHAPITRE 11

flanc de l'année russe et chercher à couper de leur base les troupes opérant dans les Carpathes. L'offensive eut lieu au commencement de mai et, sous la pression des Allemands, l'armée russe de la Galicie occidentale fut obligée de se replier rapidement vers l'est. Il fallut se résigner à abandonner les défilés des Carpathes dont la possession avait coûté tant d'efforts, et redescendre dans la plaine. Les troupes se battirent avec un courage et une endurance remarquables, mais elles manquaient d'armes et de munitions. La retraite continua : le 5 juin Przemysl était repris, Lemberg le 22. À la fin du mois presque toute la Galicie – cette terre slave dont la conquête avait tant réjoui le cœur des Russes – était évacuée.

Sur ces entrefaites les Allemands avaient entrepris une offensive vigoureuse en Pologne et ils avançaient rapidement, malgré la résistance acharnée des Russes. L'heure était grave : tout le front russe était ébranlé et reculait sous le choc des armées austro-allemandes. L'opinion publique était inquiète : on voulait savoir sur qui retombait la responsabilité de ces désastres, on cherchait les coupables, on réclamait des sanctions.

L'empereur avait très douloureusement senti les événements. Le coup était rude pour lui, d'autant plus qu'il était loin de le prévoir, mais il se raidissait contre l'adversité. Le 25 juin, il destitua le ministre de la guerre, le général Soukhomlinoff qui, par son incurie criminelle, semblait bien être responsable de l'impossibilité où l'on s'était trouvé de ravitailler les troupes, et il le remplaça par le général Polivanof. Le 27, il réunit, sous sa présidence, au G. Q. G., un Conseil auquel prirent part tous les ministres. Il fallait stimuler les énergies, mobiliser toutes les forces et toutes les ressources du pays pour la lutte à outrance contre l'ennemi abhorré. La convocation de la Douma fut décidée. La première séance eut lieu le 1<sup>er</sup> août, jour anniversaire de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie. L'attitude ferme et courageuse de l'assemblée contribua à calmer les esprits. Mais tout en conviant le pays entier à coopérer à la défense de la patrie, la Douma demandait que les coupables fussent recherchés et punis. Quelques jours plus tard l'empereur nommait une « commission supérieure d'enquête » pour établir les responsabilités du désastre national.

Pendant ce temps l'offensive allemande en Pologne avait continué à progresser; le 5 août, Varsovie était abandonné par les Russes qui se retiraient sur la rive droite de la Vistule. Le 17, Kovno était pris; l'une après l'autre toutes les forteresses russes tombaient devant la ruée ennemie qu'aucun obstacle ne semblait plus capable d'arrêter. À la fin d'août, tout le gouvernement de Pologne était aux mains des Allemands.

La défaite prenait les proportions d'une catastrophe qui mettait en péril l'existence même de la patrie. Arriverait-on à contenir le flot envahisseur ou allait-on être forcé, comme en 1812, de se replier à l'intérieur du pays, abandonnant le sol russe à l'ennemi ? Tous les sacrifices consentis n'avaient-ils donc servi de rien ?

La campagne souffrait des incessantes levées de troupes et des réquisitions; l'agriculture manquait de bras et de chevaux. Dans les villes la cherté de la vie augmentait avec le désarroi des chemins de fer et l'afflux des réfugiés. Les propos les plus pessimistes circulaient de bouche en bouche, on parlait de sabotage, de trahison... L'opinion russe si versatile, si portée aux excès dans la joie comme dans la tristesse, s'abandonnait aux plus sombres prévisions.

C'est au moment où la Russie traversait cette crise aiguë que Nicolas II résolut de prendre le commandement en chef de l'armée.

L'impératrice poussait depuis des mois l'empereur à cette détermination, mais il avait toujours résisté à ses instances, car il lui répugnait de relever le grand-duc Nicolas du commandement qu'il lui avait donné. Lorsque la guerre avait éclaté, son premier mouvement avait été de se mettre à la tête de l'armée, mais, cédant aux prières de ses ministres, il avait renoncé à son désir le plus cher. Il l'avait toujours regretté; et maintenant que les Allemands, après avoir conquis toute la Pologne, s'avançaient sur le sol russe, il lui semblait criminel de rester à l'arrière et de ne pas prendre une part plus active à la défense de son pays.

L'empereur était rentré le 11 juillet du G. Q. G. et il avait passé deux mois à Tsarskoié-Sélo avant d'arriver à cette décision. Je transcris ici une conversation que j'eus avec lui le 16 juillet, parce qu'elle montre clairement quels étaient alors déjà les sentiments qui l'animaient. Il nous avait rejoints ce jour-là, Alexis Nicolaiévitch et moi, dans le parc, il venait de raconter à l'enfant quelques impressions de son récent voyage à l'armée et se tournant vers moi, il ajouta :

– Vous ne sauriez vous figurer combien le séjour à l'arrière me pèse. Il semble que tout ici, jusqu'à l'air qu'on respire, détende les énergies et amollisse les caractères. Les bruits les plus pessimistes, les nouvelles les plus invraisemblables trouvent crédit et sont colportés dans

tous les milieux. Ici on ne s'occupe que d'intrigues et de cabales. On ne vit que d'intérêts égoïstes et mesquins; là-bas on se bat et l'on meurt pour la patrie. Au front, un sentiment domine tout : la volonté de vaincre; le reste est oublié, et malgré les pertes, malgré les revers, on garde confiance... Tout homme capable de porter les armes devrait être à l'armée. Pour moi je ne puis attendre le moment où j'aurai rejoint mes troupes ! <sup>1</sup>

L'impératrice sut exploiter ce désir ardent; elle s'appliqua à vaincre les scrupules que certaines considérations pouvaient, d'autre part, inspirer. Elle souhaitait l'éloignement du grand-duc Nicolas qu'elle accusait de travailler sous la main à ruiner le prestige de l'empereur et de chercher à provoquer à son profit une révolution de palais. En outre, sur la foi de renseignements qui lui étaient fournis par M<sup>me</sup> Wyrubova, elle était persuadée que le G. Q. G. était le centre d'un complot qui avait pour but de s'emparer d'elle en l'absence de l'empereur, et de la reléguer dans un monastère. Le tsar avait pleine confiance dans la loyauté du grand-duc Nicolas, il le jugeait incapable de tout acte de félonie; mais il était porté à admettre sa complicité dans la cabale dirigée contre l'impératrice. Il ne céda toutefois que lorsque le sentiment impérial qui le poussait à se mettre à la tête de l'armée fut devenu pour sa conscience une obligation. En s'engageant personnellement dans la lutte, il tint à montrer que la guerre serait conduite jusqu'au bout, et à affirmer sa foi inébranlable en la victoire finale. Il estima que c'était son devoir, dans cette heure tragique, de payer de sa personne et d'assumer, lui chef de l'État, toutes les responsabilités. Il voulut aussi, par sa présence au milieu d'elles, rendre confiance aux troupes dont le moral était ébranlé par une si longue suite de revers, et, qui étaient lasses de se battre contre un ennemi dont la force principale consistait dans la supériorité de son armement.

Malgré les derniers reculs, le prestige militaire du grand-duc Nicolas était considérable en Russie. Pendant toute cette première année de guerre, il avait fait preuve de fermeté et de décision. Le fait de lui retirer son commandement au moment d'une défaite paraissait indiquer qu'on le tenait pour responsable et devait être interprété comme une sanction aussi injuste pour ses mérites qu'offensante pour son honneur. L'empereur s'en rendait compte et ne s'y était décidé qu'à contre-cœur. Il avait eu tout d'abord l'intention de garder le grand-duc auprès de lui au G. Q. G., mais cela aurait créé une situation délicate pour l'ex-généralissime; il prit le parti de le nommer lieutenant-général du Caucase et commandant en chef de l'armée opérant contre la Turquie.

L'empereur fit part à ses ministres de sa résolution de prendre le commandement en chef de l'armée dans un Conseil qui eut lieu à Tsarskoïé-Sélo quelques jours avant son départ pour le G. Q. G. Cette nouvelle provoqua une véritable consternation chez la plupart des assistants, et ils s'efforcèrent de persuader l'empereur de renoncer à son projet. Ils lui montrèrent le grave inconvénient qu'il y aurait pour la bonne marche des affaires à ce qu'il fût lui chef de l'État, presque constamment au G. Q. G., à plus de huit cents kilomètres du siège du gouvernement. Ils alléguèrent ses nombreuses occupations et lui demandèrent de ne pas se charger de nouvelles et écrasantes responsabilités. Ils le supplièrent enfin de ne pas se mettre à la tête des troupes dans un moment aussi critique; c'était risquer de s'exposer, en cas d'insuccès, à des attaques qui ruineraient son prestige et son autorité. Mais l'empereur resta inébranlable. Plusieurs personnes de son entourage firent auprès de lui de nouvelles tentatives qui échouèrent également, et le 4 septembre au soir il partit pour Mohilef où se trouvait alors le G. Q. G. Le lendemain il signait le *prikase* par lequel il annonçait aux troupes qu'il assumait le commandement en chef et il ajoutait, au bas, de sa propre main : «...avec une foi absolue en la bonté de Dieu et une confiance inaltérable en la victoire finale, nous accomplirons notre devoir sacré en défendant jusqu'au bout notre patrie et nous ne laisserons pas outrager le sol de la Russie.»

C'était réitérer le serment qu'il avait fait au début de la guerre et engager sa couronne dans la mêlée.

En France et en Angleterre, cette nouvelle causa une surprise qui n'était pas exempte d'une certaine appréhension, mais on vit dans cet acte un gage qui liait irrévocablement l'empire russe, en la personne de son souverain, au sort de l'Entente, et cela au moment où une série de défaites auraient pu faire craindre l'apparition de tendances séparatistes. Tous les grands journaux des pays alliés soulignèrent l'importance de cette décision. Elle allait avoir,

---

<sup>1</sup> C'est ce même sentiment qui lui faisait dire après son abdication à un officier de sa suite : «Et penser que maintenant que je ne suis plus empereur, on ne me laissera même pas aller me battre pour mon pays !» Cette phrase exprimait bien son sentiment intime.

## CHAPITRE 11

espérait-on, une répercussion considérable sur le moral de l'armée russe et contribuer à l'obtention de la victoire finale. En Russie, toute la presse entonna un chant de triomphe, mais, en réalité, les avis sur l'opportunité de ce changement de commandement furent au début assez partagés. À l'armée, la présence de l'empereur contribua, nous le verrons, à relever le courage des soldats et donna aux troupes un nouvel élan.

L'histoire établira un jour quelles furent les conséquences politiques et militaires de cette mesure qui, de la part de l'empereur, fut un acte de courage et de foi.

Comme je l'avais craint, hélas ! l'indifférence qu'on avait paru témoigner à Raspoutine durant l'hiver précédent n'avait été que momentanée et fut suivie, au moment des désastres de mai, d'une recrudescence de son influence qui ne fit qu'augmenter par la suite. Ce revirement s'explique aisément. Au début de la guerre, l'empereur et l'impératrice, tout pénétrés de la grandeur de leur devoir, avaient vécu des heures exaltées par l'amour qu'ils portaient à leur peuple, et qu'ils sentaient, en retour, monter de leur peuple jusqu'à eux. Cette fervente communion les avait remplis d'espoir; ils avaient eu le sentiment d'être vraiment le centre de ce grand mouvement national qui soulevait la Russie tout entière. Les événements militaires des mois qui suivirent n'avaient pas ébranlé leur courage; ils avaient gardé pleine et intacte leur foi en cette offensive du printemps qui devait amener le succès définitif des armes russes.

Aussi, lorsque se produisit la grande catastrophe, connurent-ils des jours d'indicible angoisse. Et l'impératrice, dans sa souffrance, devait être irrésistiblement poussée à chercher un appui moral auprès de celui en qui elle voyait alors déjà, non seulement le sauveur de son fils, mais aussi le représentant du peuple, envoyé par Dieu pour sauver la Russie et son tsar.

Ce n'est pas, comme on l'a dit, par ambition personnelle ou par soif de pouvoir, que l'impératrice avait commencé à s'occuper de politique. Le mobile qui l'y poussa était d'ordre tout sentimental. Elle adorait son mari comme elle idolâtrait ses enfants, et son besoin de se dévouer à ceux qu'elle aimait était infini. Son seul désir était d'être utile à l'empereur dans sa lourde tâche et de l'aider de ses conseils.

Convaincue que l'autocratie était le seul régime qui convînt à la Russie, l'impératrice estimait que de larges concessions libérales étaient prématurées. À son avis, seul un tsar en la personne duquel le pouvoir resterait centralisé était capable de galvaniser la masse inculte du peuple russe. Elle était persuadée que pour le *moujik* l'empereur était la représentation symbolique de l'unité, de la grandeur et de la gloire de la Russie, le chef de l'empire et l'oint du Seigneur. Toucher à ses prérogatives, c'était attenter à la foi du paysan russe, c'était risquer de précipiter le pays dans les pires catastrophes. Le tsar ne devait pas seulement régner, il devait gouverner l'État d'une main ferme et puissante.

L'impératrice apporta au nouveau devoir qu'elle s'imposait le même dévouement, la même vaillance, mais aussi, hélas ! le même aveuglement qu'elle avait manifestés dans sa lutte pour la vie de son enfant. Elle fut conséquente dans son aberration. Persuadée, comme je l'ai dit plus haut, que la dynastie ne pouvait trouver d'appui que dans le peuple et que Raspoutine était l'élu de Dieu, – n'avait-elle pas éprouvé l'efficacité de ses prières pendant la maladie de son fils ? – elle crut, dans sa confiance absolue, que cet humble paysan devait apporter le secours de ses lumières surnaturelles à celui qui tenait entre ses mains les destinées de l'empire des tsars. Fin et rusé comme il l'était, Raspoutine ne s'aventura qu'avec une extrême prudence à donner des conseils politiques. Il eut toujours soin de se faire très exactement renseigner sur tout ce qui se passait à la cour et sur les sentiments intimes des souverains. Ses paroles prophétiques ne venaient donc, le plus souvent, que confirmer les vœux secrets de l'impératrice. De fait, sans s'en douter, c'était elle qui inspirait *l'inspiré*, mais ses propres désirs en passant par Raspoutine prenaient à ses yeux la force et l'autorité d'une révélation.

Avant la guerre, l'influence politique de l'impératrice ne s'exerça que de façon très intermittente; son action se borna surtout à provoquer l'éloignement de ceux qui s'étaient déclarés contre le *staretz*. Dans les premiers mois qui suivirent l'ouverture des hostilités, la situation ne se modifia guère, mais à partir des grands revers du printemps 1915, et surtout après que l'empereur eut assumé le commandement en chef des armées, l'impératrice, pour venir en aide à son époux qu'elle sentait toujours plus accablé sous le poids d'une responsabilité croissante, prit une part toujours plus grande aux affaires de l'État. Épuisée, comme elle l'était, elle n'aspirait qu'au repos; mais elle sacrifia sa quiétude personnelle à ce qu'elle crut être une obligation sacrée.

## CHAPITRE 11

Très réservée, et cependant très spontanée, épouse et mère avant tout, l'impératrice ne se trouvait heureuse qu'au milieu des siens. Instruite et artiste, elle aimait la lecture et les arts. Elle se complaisait à la méditation et s'absorbait souvent dans une vie intérieure très intense dont elle ne sortait que lorsque le danger apparaissait, fonçant alors sur l'obstacle avec une ardeur passionnée. Elle était douée des plus belles qualités morales et fut toujours guidée par les plus nobles inspirations. Mais la souffrance l'avait brisée, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même et il lui arrivait souvent d'avoir des périodes d'extase mystique, qui lui faisaient perdre la notion exacte des choses et des gens. Sa foi en la sainteté de Raspoutine la prouve surabondamment.

Et c'est ainsi que, voulant sauver son mari et l'enfant qu'elle aimait plus que tout au monde, elle forgea de ses propres mains l'instrument de leur perte.

